

tablettes le nom de ceux qui sont trouvés justes dans les balances du juge suprême. De là naissait encore un symbole qui devait fournir une longue carrière dans la littérature sacrée et la liturgie chrétienne. Les apôtres rappelleront sans cesse le livre de vie aux néophytes des églises naissantes. Au milieu des persécutions, le courage des premiers chrétiens se retrempera dans l'espérance de cette patrie meilleure où n'entre rien de souillé et d'impur, où leurs noms sont déjà écrits sur les divins registres : *Non intrat in eam aliquod coinquinatum aut abominationem faciens et mendacium, nisi qui scripti sunt in libro vitæ Agni* (1). Tandis que les persécuteurs, les méchants et les impies dont les noms sont effacés du livre de Dieu, tomberont dans l'abîme : *et qui non inventus est in libro vitæ scriptus, missus est in stagnum ignis* (2). Priant une dernière fois sur la dépouille mortelle de ses enfants, l'Eglise chantera, en rappelant tous ces symboles, en s'unissant par la pensée à tous ceux qui craignirent en leur vie les jugements de Dieu : *Liber scriptus proferetur, in quo totum continetur, unde mundus judicetur*. Ses artistes des écoles byzantines, dans leurs peintures de l'Étimacia, symbole du jugement dernier, représenteront le livre de vie placé sur le

(1) Apocal. XXI, 27.

(2) Apocal. XV, 15.

trône où doit s'asseoir le Christ (1); dans les grandes compositions du moyen âge et de la Renaissance, les anges le porteront devant le Rédempteur qui va séparer les bons des méchants. Les justes reçoivent alors cette couronne de justification dont nous parle le Livre des morts, comme l'Apocalypse : *Dabo tibi coronam vitæ* (2). *Vincenti dabo tibi coronam vitæ* (3). Ainsi se termine dans la glorification des élus tout le cycle de l'œuvre divine.

Si nous repassons maintenant d'un coup d'œil rapide cet ensemble de doctrines dont nous venons d'exposer les grands enseignements, nous verrons se confirmer ce fait décisif que nous annonçons, au début de notre travail, comme la plus haute leçon de l'histoire; il restera incontestable aux yeux de tous, que la religion chrétienne, dans ses dogmes fondamentaux et ses croyances essentielles, a été, dès les premiers jours de notre histoire, l'héritage de la famille humaine.

Nous avons trouvé, dans des documents plus anciens que la Bible et les Védas, sur de légers papyrus et des rouleaux de toile, échappés comme par

(1) Et vidi mortuos magnos et pusillos, stantes in conspectu throni, et libri aperti sunt, et alius liber apertus est qui est vitæ; et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris secundum opera eorum. *Apoc.* XX, 12.

(2) II, 10.

(3) II, 7.

miracle aux ravages du temps, aux révolutions des empires, au vandalisme de tous les barbares, la foi en un Dieu qui est un et seul, quoiqu'il vive au sein de triades dont les personnes sont distinctes ; qui sans cesse s'engendre lui-même, demeure son unique cause et sa raison dernière ; qui est le Seigneur du temps et fait l'éternité par la durée de sa vie. C'est lui qui a créé toutes choses : celles qui existent sont dans sa main ; celles qui ne sont point encore, dans la pensée de son cœur. Il veille sans cesse sur sa création, dont il soutient les forces par sa puissance, dont il administre l'économie par sa sagesse ; il donne la pâture aux oiseaux du ciel, aux poissons des fleuves ; il n'oublie pas la souris dans son obscure retraite ; il écoute la prière de l'innocent qui crie vers lui et exauce les vœux de quiconque lève ses bras vers le ciel. Tel est le rayonnement de sa gloire, dans l'œuvre de ses mains, que le cœur se pâme à contempler ces grandeurs et ces magnificences. Ce Dieu éternel, tout-puissant et infiniment bon, sous son nom d'Osiris, habita parmi les enfants des hommes et devint l'un d'entre eux. Roi débonnaire, docteur inspiré, doux et tendre ami de son peuple, il parcourut les campagnes de son royaume, entraînant les foules à sa suite par le charme de sa parole, l'élévation de sa doctrine, la grâce divine qui rayonnait autour de sa personne. Mais il succomba bientôt sous les efforts

du génie du mal et mourut dans la douleur. Le sépulcre ne put cependant retenir captif le dieu sauveur de l'Égypte ; il ressuscite, triomphe de la mort et devient le juge des âmes. Il les pèse en son tribunal dans les divines balances, envoie les justes qui ont mérité le bonheur éternel dans la demeure où ils contemplant à jamais la face de Dieu. Les impies vont aux supplices qui n'auront point de fin, tandis que les âmes médiocres, ainsi que les appela Platon, se purifient par une expiation proportionnée à leurs fautes dans le bassin du feu. Comme leur rédempteur et leur juge, les fidèles d'Osiris, devenus membres de son corps mystique, ressusciteront un jour et assis à sa table prendront part à l'éternel festin réservé aux élus.

Telle fut, dans ses traits caractéristiques, la doctrine des théologiens d'Égypte ; tels furent sans doute les enseignements de la religion primitive de toute la famille humaine. Si, au pays du Nil, elle se conserva mieux, au milieu d'un peuple qu'Hérodote appelait avec raison le plus religieux de la terre et qui avait eu la bonne fortune d'asseoir son empire, loin de toute influence étrangère, dans une vallée féconde que les déserts isolaient du reste des hommes, il ne faudrait pas croire pourtant que partout ailleurs elle disparut sans laisser quelques souvenirs. Il est plus difficile sans doute d'en retrouver la trace chez les nations plus jeunes qui, dans une existence agitée, à tra-

vers de longues pérégrinations, laissèrent sur tous les chemins leurs traditions anciennes ; cependant il n'est pas moins vrai que, partout où nous rencontrons les ruines d'un temple ou d'un tombeau, tôt ou tard se révèlent quelques-unes de ces croyances. Mais là il est plus malaisé de dire ce qui remonte aux âges primitifs, ce qui fut emprunté aux civilisations contemporaines ou découvert par les sages de la nation. Le voisinage de la famille d'Israël, son long séjour au milieu des grands empires de l'antique Orient ont pu exercer une influence latente dont il est imprudent de préciser la limite. Cette race entreprenante et voyageuse, qui eut seule autrefois et seule encore aujourd'hui conserve le privilège de vivre sous tous les climats, de pénétrer dans toutes les civilisations, de se mêler à toutes les races, en gardant ses dogmes, ses traditions et jusqu'à sa physionomie, avait envahi l'univers avant Alexandre et les généraux de Rome ; elle s'était installée dans toutes les grandes villes, avait dressé sa tente sur tous les points du globe. Ce serait une œuvre de délicate critique de démêler, dans les livres de nos sages d'Occident, depuis Platon jusqu'à Epictète, ce qui remonte aux traditions sémitiques ; ce serait plus difficile encore de préciser la part qu'il faut attribuer à ces influences dans les travaux des sages d'Orient en Perse, dans l'Inde, en Chine. Si l'on admet que cette part a été médiocre, et

volontiers je serais de cet avis, il faudra alors la faire bien large aux souvenirs qui remontent aux premiers jours de l'humanité.

Depuis bientôt de longues années, toute une école de savants s'épuise à démontrer, et quelquefois avec un grand déploiement d'érudition et de science, que le christianisme existait avant le Christ, que la doctrine et la vie de son fondateur étaient des traditions et des légendes qui se répétaient d'âge en âge chez tous les peuples, de longs siècles avant sa naissance. Enhardis par ces découvertes, les uns nous disent que le mythe est devenu une histoire, par l'illusion naïve des contemporains ; les autres prétendent que l'histoire s'est transformée en mythe, dans l'imagination créatrice et le travail inconscient des générations : pour tous, à l'heure où naquit Jésus, le type et la doctrine du libérateur étaient dans tous les esprits : il n'y avait plus qu'à les introduire dans les faits, les incarner dans une vie. Cette évolution, disent-ils, se préparait partout dans le vieil Orient ; partout grandissaient, dans le silence et l'obscurité, les germes de cette merveilleuse efflorescence, qui n'attendait pour éclater qu'un soleil propice et les jours bénis du printemps.

Tout est à merveille tant qu'on s'en tient à ces vagues affirmations ; mais quand, de ces spéculations un peu trop générales, il faut descendre dans l'étude particulière des faits, on rencontre un

obstacle infranchissable dans ce qui devait être un secours : on est embarrassé par le choix du véritable berceau de la religion chrétienne. Or cette difficulté, peu inquiétante au premier abord, devient l'écueil de toutes les théories.

Les uns, qui étudiaient la Perse, se vantaient d'avoir rencontré, dans ce monde encore mal exploré, la solution du problème. Ils trouvaient d'incessantes analogies et les plus curieuses ressemblances entre les dogmes chrétiens et les enseignements de ces sages oubliés : tous les principes essentiels de nos croyances étaient, disait-on, contenus déjà dans ces livres restés indéchiffrables. D'autres, qui étudiaient la Chine, trouvaient dans l'empire du Milieu le point de départ de l'évolution chrétienne. Enfin, l'Inde à son tour, avec ses monastères et ses couvents, ses moines et ses religieuses, ses conciles et ses textes sacrés entourés de commentaires plus nombreux que nos Écritures, prétendait posséder aussi, dans son Bouddhisme ou son Brahmanisme, toute l'explication des origines chrétiennes. Pour les plus accommodants, la religion de Jésus serait née du génie des races ariennes pénétrant les races sémitiques : elle serait sortie comme une pousse tardive mais vigoureuse du vieux tronc qui épancha ses parfums et ses fleurs sur le berceau de notre antique famille. Mais là encore des difficultés imprévues naissaient de la nécessité de choisir. Deux religions

contraires étaient en présence et les uns invoquaient celle du Bouddha, les autres celle des Brahmanes, comme la source de l'Évangile.

Dernièrement encore, pour établir l'une de ces théories, on jetait parmi nous de nouveaux livres dont le ton tranchant et les prétentions bruyantes ne peuvent suppléer à l'absence d'une critique de bon aloi et d'une science sérieuse. Je regrette, pour ma part, que les preuves ne soient point meilleures en un pareil travail : rien n'aurait mis dans un jour plus éclatant la vérité que nous exposons, je veux dire que, dans ses parties essentielles, la doctrine de l'Évangile est restée, avant comme après le Christ, l'héritage inaliénable et le patrimoine sacré de notre race.

S'il est, en effet, quelque chose de concluant en faveur de notre thèse, c'est la prétention de ces hommes, pour la plupart d'une érudition respectable et d'une incontestable compétence dans leurs études spéciales, pour la plupart aussi d'une bonne foi au-dessus de tout soupçon, qui veulent retrouver tout le christianisme dans leurs documents favoris. On ne saurait admettre que des esprits si clairvoyants et d'ordinaire si sages aient tous subi, en des sens contraires, un pareil entraînement, s'ils n'eussent rencontré dans leurs études quelques-unes de nos doctrines et de lointains souvenirs de notre foi.

Oui, certainement, ils constataient des vérités

communes, ils trouvaient des traditions analogues, de semblables croyances, les mêmes formules : mais que fallait-il en conclure, si ce n'est que tout cela remontait à une même origine, tenait aux entrailles de l'humanité, répondait à ses besoins comme à ses aspirations et avait persévéré partout, malgré la différence des races, les transformations des dialectes, la séparation des peuples et le travail des imaginations (1) ?

Ce qui semblerait donc, à premier abord, une objection redoutable contre la foi des chrétiens, devient pour tout esprit sérieux la preuve décisive de la haute valeur de nos croyances, l'éclatante démonstration de la divinité du christianisme. Sa doctrine est, en effet, si nécessaire à l'humanité que l'homme n'a jamais pu vivre sans elle ; et aux jours où personne ne la possédait dans son inté-

---

(1) Qu'il me soit permis de signaler, à ce sujet, une de ces injustices qui se renouvellent sans cesse autour de nous, sans provoquer la moindre surprise et la plus légère opposition. Chaque fois que l'on rencontre dans les livres des philosophes de la Grèce, de l'Inde, de la Perse, de la Chine, quelques-uns des enseignements chrétiens sur l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, le type idéal du juste, la vie future, on n'a pas assez d'éloges pour exalter le mérite de ces œuvres. Mais ce qui fait tant d'honneur aux sages et aux philosophes païens, est dans nos croyances en butte à toutes les objections, et quelquefois même l'objet du plus inexplicable dédain. La parole de Tertullien est peut-être encore plus vraie aujourd'hui qu'aux premiers jours du christianisme : *Hæc sunt quæ in nobis solis præsumptiones vocantur, in philosophis et poetis summæ scientiæ et insignia ingenia. Illi prudentes, nos inepti ; illi honorandi, nos irridendi, imo eo amplius puniendi.*

grité, des peuples entiers ne se consolèrent que grâce aux humbles débris et aux fragments mutilés qu'ils conservaient encore comme leur plus précieux trésor.

Un dernier mot sur cette grave question. Au cours de ce travail, je me suis demandé bien des fois ce que serait devenue, en d'autres mains, une semblable étude ; à quelles conclusions eut-elle abouti ? Personne ne me démentira, si j'affirme qu'elle eût été traitée avec plus d'art, d'intérêt et de charme ; mais je ne crains pas d'ajouter que là encore, dans ces vieux documents dont nous venons de commenter les textes, dans cette vieille Égypte dont nous avons admiré les doctrines, on eût sans doute voulu retrouver les origines du christianisme, comme on croyait les découvrir dans la Perse ou dans l'Inde. Que manquerait-il, en effet, pour reconstituer toute la foi chrétienne avec les éléments dont la religion de l'Égypte nous a donné l'étonnante synthèse ? Rien, ou à peu près. Nous avons signalé le baptême et la faute originelle ; nous avons reconnu le Rédempteur et le juge des âmes, le divin ressuscité ; on nous a parlé des destinées de l'âme immortelle, du feu de l'enfer, de la vision intuitive, du purgatoire, de Satan et de ses œuvres, de la résurrection des corps, du jugement et de ses balances ; des récompenses promises à ceux qui donneront des vêtements et du pain aux pauvres. Rien ne manque ; et cepen-

dant, alors même que l'Égypte aurait connu tous nos dogmes, vingt siècles avant Jésus-Christ et plus tôt encore, qu'en pourrait-on conclure? Ne faudrait-il pas avouer humblement, qu'à l'heure où naissait Jésus, malgré les efforts des philosophes et des sages, ces dogmes étaient à peu près perdus pour l'humanité? Ne faudrait-il pas reconnaître que, malgré les sublimes spéculations de Platon, les panthéistiques élucubrations de l'école d'Alexandrie, les intuitions incertaines d'Hermès, malgré les longs textes gravés sur les portiques et les stèles, les papyrus et les toiles des momies, ces doctrines étaient condamnées à descendre dans la tombe, pour y rester à jamais enfouies en compagnie des morts? Personne ne les aurait rendues aux vivants, sans l'intervention du Christ.

Pour que rien ne manquât à l'évidence de cette vérité et par conséquent à la justification des voies de la Providence, il fallait que l'impuissance humaine fût mise à nu à tous les regards; et c'est pour cela sans doute que Dieu convia les plus beaux génies de l'humanité à tenter l'œuvre qu'il se réservait de réaliser lui-même dans l'avènement de son fils. Il envoya les grands esprits de la Grèce étudier les traditions et les dogmes des anciennes civilisations; et lorsque, pendant trois siècles, les plus nobles intelligences se furent épuisées à cet ingrat labeur, quand il fut bien établi que l'homme était à jamais incapable de

dégager les vraies notions de Dieu, de l'âme et de nos destinées, de ce chaos de systèmes et de mythes qui enveloppait la révélation première, on vit pendant trois ans, sur les collines de la Galilée, dans la vallée du Jourdain, sur les bords du lac de Tibériade, un jeune docteur, ignorant les sciences et les lettres humaines, le fils adoptif d'un pauvre charpentier qui n'avait visité ni Athènes ni Alexandrie, qui ne connaissait ni les promenades du Lycée ni les collections du Musée, enseigner aux peuples, dans des entretiens simples et touchants, ce que les philosophes et les sages n'avaient pu leur apprendre: d'où vient l'homme, où il va, où il est.

Il est étrange qu'on ose formuler une objection contre la divine mission de Jésus, de ce qu'il rend à l'humanité ses traditions vénérables et sa foi des anciens jours. Car enfin, si l'homme a eu toujours les mêmes devoirs vis-à-vis de ses destinées, faut-il au moins qu'il les ait connus dès son origine; et, s'il a eu le malheur d'en oublier le souvenir à travers sa vie, faut-il qu'on le lui rende! Oui, une doctrine nouvelle pourrait seule être une présomption grave et une objection décisive contre l'autorité du Christ: elle semblerait, à juste titre, une accusation contre la sagesse divine et le gouvernement de la Providence.

Ce dont on veut faire si légèrement, contre le fondateur du christianisme, un motif de suspicion

et de méfiance ou un sujet de bruyant scandale, reste donc la justification éclatante de sa mission et de son enseignement. Qu'on ne nous objecte plus par conséquent que les doctrines de Jésus sont plus anciennes que lui, que l'humanité les avait connues avant ses prédications : car c'est là un titre de plus à notre respect, c'est peut-être le signe le plus décisif de son autorité. Ici d'ailleurs Dieu a voulu, à cause des graves intérêts qui s'agitent autour de ces questions, que les preuves eussent une puissance redoutable dont les tentatives de notre pensée rebelle et les efforts de nos cœurs corrompus ne peuvent éluder l'implacable logique. Alors même qu'il serait vrai que l'humanité avant le Christ possédait dans leur intégrité tous les enseignements dont l'Évangile deviendra le code, alors même que les dogmes eussent eu l'éclat et la précision dont les écoles philosophiques et les mythologies des temples nous les montrent privés, que pourrait-on en conclure encore une fois contre l'Évangile ? L'existence historique du Sauveur, sa mission, son enseignement, sa mort, n'en demeureraient pas moins incontestables ; la fondation de l'Église chrétienne par quelques pêcheurs du lac de Génésareth, mis en déroute par la mort de leur maître, trompés par ses vaines promesses de résurrection et de triomphe ; le renouvellement du monde païen et barbare sous ce souffle nouveau et vivifiant, les

hautes destinées des races chrétiennes, leur supériorité au milieu des peuples, n'en seraient que plus inexplicables. La domination qu'exercent ces croyances sur les nations modernes, l'influence qu'elles exercèrent sur le monde primitif ne seraient-elles pas le plus insoluble de tous les problèmes, si ces dogmes n'avaient aucun fondement, s'ils n'étaient qu'une vaine illusion dont le genre humain est l'éternelle victime ?

Or, quel est l'homme assez sûr de lui, pour se dresser en face de l'humanité et lui dire qu'elle se trompe et qu'elle s'est toujours trompée ? Quel est le génie assez téméraire pour déclarer à ces générations sans nombre qu'elles sont dans l'erreur ? Qui annoncera à ces peuples qui s'agitent sur nos continents, ou se reposent dans leurs sépulcres, que leurs espérances sont des mensonges, leur foi une hallucination, la conscience un mot vide de sens, le vrai, le juste, le bien des idées creuses, sans consistance ou réalité ? Qui de nous se lèvera pour dire aux anciens et aux modernes : vous avez été dupes de vous-mêmes, seul je suis arrivé au vrai ?

Ce serait là un étrange langage, et cependant nous l'entendons tous les jours autour de nous, lorsqu'on nous annonce qu'un nouveau venu a trouvé enfin la vérité et va l'enseigner au monde ; lorsqu'un synologue, un indianiste, un sémitisan ou quelque autre érudit vient nous apprendre qu'il